L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 27 JANVIER 1890. 63ème Année

Gaston de Bonnet.
Propriétaire-Éditeur

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 27 JANVIER 1890.

Entered at the Post Office of New Orleans, La., as Second Class Matter.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00
Un an à l'étranger, compris le port	20 00

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$5 00
Six mois	1 50
Trois mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par B. Onerato—Devant son bureau, No 16 rue Bourbon, près Canal: Deux magnifiques chevaux et un wagon à ressorts.

Par D. E. Murphy—Au coin des rue Cadiz et Claiborne: Epicerie de choix, installations usuelles, etc.

Par le Shérif—A son entrepôt, rue Ste-Anne, entre Royale et Chartres: Un fort lot de meubles de maison, installations, articles divers, etc.

Les finances italiennes.

La campagne entreprise par les premiers financiers de l'Italie, MM. Magliani et Luzzatti, est bien dite la *République française* du 8 janvier—la meilleure réponse qu'on pût faire aux discours optimistes de Palermo, qui résume toutes les ambitions, on peut dire toutes les illusions de M. Crispi. Lorsqu'on critique ouvertement la politique extérieure du gouvernement italien, depuis le jour où M. de Robilant fut chargé d'unir les deux Siciles à l'Italie à celles de l'alliance des deux empires, M. Crispi, qui a tiré le premier de ce pacte toutes ses conséquences, ne manque pas de monter au Capitole et de rappeler à ses détracteurs les brillants résultats de sa politique : l'Italie occupant une large place dans les conseils de l'Europe, son nom mêlé à tous les grands événements de la politique européenne ; le fils de l'ancien roi du petit Piémont traitant d'égal à égal avec la plus ancienne souveraine de l'Europe ; la famille royale et ceux qu'elle honore de sa confiance comblée par leurs grands alliés des marques d'estime et de confiance les plus flattenses ; enfin, l'Italie élevée au rang de puissance coloniale grâce à la bienveillante amitié de l'Angleterre, pour ne pas dire—Dieu sait par quel coup de fortune, mais qu'importe ! —sur le plateau abyssin, et ajoutant à la liste de ses provinces le territoire africain qui vient d'être affublé, par décret, de l'appellation quasi-mythologique d'Erythrée.

Les chiffres, malheureusement, sont encore plus éloquents que cette apologie. Depuis 1855, l'Italie subit, comme le reste de l'Europe, une violente crise économique, plus pénible encore assurément pour un pays où l'industrie est encore à ses débuts. Les hommes d'Etat italiens furent d'abord faucs, avec la plus grande prudence à la situation difficile qui en résultait pour les finances du royaume. M. Magliani, qui a publié, ces jours-ci dans la *Nuova Antologia*, une critique extrêmement sévère du projet de budget de 1890 91 du comte Grimaldi, ministre aviide. Mais il était impossible d'arrêter le gouvernement sur la pente où il s'était engagé. L'entrée de l'Italie dans la triple alliance, dont personne n'a encore pu fournir une justification sérieuse, entraînait, pour qu'elle fût de quelque utilité à l'Allemagne, un accroissement considérable des forces militaires du royaume, et par conséquent l'augmentation continuelle des budgets de la guerre et de la marine. Les prédécesseurs de M. Crispi avaient su maintenir les armements dans une mesure non pas telle que les désirerait de l'Italie, ils prirent, avec son ministère, un développement extraordinaire. M. Magliani avait pu, grâce à son habileté, supprimer certains impôts impopulaires. Il fut mis en demeure de subvenir aux besoins croissants de la guerre. M. Magliani proposa hardiment la création de nouvelles taxes, mais les Chambres se montrèrent réfractaires, et le ministère des finances dut résigner ses fonctions. Depuis lors, parallèlement avec les charges assez lourdes imposées par la politique africaine, les dépenses militaires n'ont pas cessé d'augmenter : il a fallu exécuter toutes les instructions reçues de l'état-major de Berlin, réformer la cavalerie, construire des voies stratégiques, élever des fortifications sur la frontière des Alpes, renforcer la marine. Encore aujourd'hui, des sommes considérables sont demandées pour le nouveau fusil et pour la poudre sans fumée ; de nouvelles voies ferrées sont proposées pour faciliter les relations commerciales et stratégiques avec l'Allemagne.

Dans ces conditions, le déficit ne pouvait qu'augmenter dans des proportions effrayantes, et que le budget se trouvât, depuis la retraite de M. Magliani, de demander aux Chambres aucun impôt nouveau, soit parce que la matière impossible fait défaut dans l'état d'épuisement où se trouve l'Italie, soit parce que l'hostilité manifeste des représentants du pays rendrait un aggravation des charges à intimider le gouvernement.

On conçoit que le rôle de ministre des finances du royaume d'Italie ne soit pas des plus aisés à tenir : les successeurs de M. Magliani, MM. Berazzi et Grimaldi (car le ministère des finances avait été dédoublé), furent bientôt remerciés. Une crise ministérielle, habilement amenée par M. Crispi, mit à leur place deux des adversaires les plus acharnés de la politique financière du cabinet, MM. Giolitti et Seismit Doda, qui présentent aujourd'hui le budget de 1890-91.

Leur situation est autre plus difficile que celle de leurs prédécesseurs. L'année 1888 a été marquée, en effet, par une série de calamités sans précédente pour l'industrie et pour les finances italiennes. Il suffit de rappeler brièvement les grèves de la Lombardie et de Rome, la crise du bâtiment, qui sévit encore dans la capitale, la débâcle des banques de Turin, Bari, Naples, etc., qui eurent pour résultat la chute de nombreux établissements de crédit et de maisons de commerce, enfin la situation pitoyable des provinces vinicoles et la recrudescence de l'émigration. Il est hors de doute que la dénonciation du traité de commerce avec la France, à la fin de 1886, insuffisamment pallié par la suppression des tarifs différentiels en dernier, n'a nullement plus nui à l'Italie qu'à la France, et que les paisans italiens n'ont pu remplacer pour la France le marché français.

D'après l'ancien trésorier, M. Grillo, ministre actuel des finances, le déficit constaté jusqu'au 30 juin 1889 se monte à 502 millions, mais beaucoup de personnes pensent qu'il est plus élevé encore. Le budget de l'exercice 1889-90 devant être clos avec un déficit de 90 millions, les prévisions pour 1890 91 évaluent le déficit à 32 millions seulement.

Ces derniers chiffres sont assez fort sujets à caution et sont contestés notamment par MM. Luzzati et Magliani. Le déficit de l'exercice 1889 90 dépassera, si réalisé, d'après MM. Luzzati et Magliani, le chiffre de 80 millions. Celui de l'exercice 1890 91 montera à plus de 50 millions, à cause de l'optimisme des prévisions ministérielles.

Dans la remarquable étude dont nous parlions plus haut, M. Magliani ne admettant que la crise économique, qui dure depuis près de cinq ans, soit terminée, il pense bien au contraire, qu'elle n'est aggravée de la suite des dépenses improductives et monétaires de l'année passée, qu'elle s'est généralisée d'une façon inquiétante pour la prospérité et pour le crédit de l'Italie. L'ancien ministre d'abord avec la dernière énergie contre le système des expéditions de l'Erythrée, comme Rudinitzki dans la colonne des pertes, qui fait le fond du programme du ministère du Trésor.

Aux grands maux les grands remèdes : M. Magliani pense qu'il est temps de sauver l'Italie du Pactolus et de l'enrichir de plus en plus, et la création de nouveaux impôts lui paraît indispensable, de même que M. Luzzatti, si l'on ne veut pas que la "grande politique" de cabinet amène fatalement la banqueroute.

Ce remède héroïque, il est vrai, déplaît singulièrement aux représentants du pays, bien moins qu'ils ne semblent. Il est sûr de présenter la chute à payer à des contribuables déjà chargés outre mesure, et qui tient compte tout, ne se trouveront peut-être pas suffisamment dédommagés de leurs peines et de leurs débours par l'éclat passager de la politique extérieure de l'Italie. Et puis, ces contribuables accepteront-ils la création de nouveaux impôts sans exiger en retour une réduction du budget de la guerre ? Adieu donc la grande politique ! Car il ne faudrait plus compter, sans doute, en ce cas, sur le renouvellement du pacte d'adhésion à la triple alliance, à l'échéance de 1892.

Si cette résolution s'accomplissait, l'Italie, qui n'a rien à craindre de ses voisins, pourrait réparer ses ruines et préparer pour les générations futures une gloire mieux assise et plus durable. Il est vrai que l'empereur Guillaume ne passerait plus les Alpes deux fois par an, mais nous pensons que l'Italie, réflexion faite, s'en consolerait.

FEUILLETON.

Pour les faire mentir

PAR J. COLOMB.

(Suite.)

Je partis donc. Hilaire était alors en garnison à Bordeaux ; la longueur du voyage servit à me distraire un peu.

Je n'avais pas pu m'empêcher de pleurer en quittant la mère Persil. Elle m'avait embrassé avec une larme dans chaque œil ; mais je comprenais que l'idée de revoir Hilaire l'empêchait de sentir trop de chagrin de mon départ. J'avais eu soin d'ailleurs de faire d'avance le plus d'ouvrage possible, pour qu'elle n'eût pas à se fatiguer pendant qu'elle serait seule.

J'arrivai à Bordeaux, bien décidé à devenir un bon soldat et à faire mon devoir à toute heure du jour et de la nuit, dans les petites choses comme dans les grandes. Hilaire me reçut très bien, il était content de retourner au pays.

Il me mit au courant de toutes sortes de détails de la vie militaire, ce qui me rendit grand service en m'empêchant d'être trop bête et trop emprunté les premiers jours.

Je trouvais pourtant que c'était bien des choses à apprendre, et des choses difficiles pour un garçon qui n'avait jamais quitté les champs ; et je conçus une vive admiration pour Hilaire qui se tirait de tout cela avec aisance ; j'en conclus qu'il avait pris l'habitude du travail et de l'ordre, et qu'il ne laisserait pas dépérir le bien de ses parents, que je lui avais laissé en si bon état ; et cela me tranquillisa.

Quand il partit, je le chargeai de toutes les commissions qu'on donne en pareil cas pour la mère Persil et même pour son mari s'il pouvait comprendre, pour les gens du village, pour le vieux cordonnier, pour les voisins ; — je pensai à Rose, mais je ne la nommai pas, — et aussi pour les vaches et la chèvre qui me connaissaient si bien, et pour l'âne que je faisais obéir rien qu'en lui parlant, sans jamais le battre. Il riait répondant toujours :

—Oui ! oui ! Romain, je n'y manquerai pas ; es-tu enfant pour ton âge, mon garçon !

Il me quitta enfin, me laissant le cœur gros, mais puisqu'il le fallait !

XVI

AU REGIMENT.—JE RETROUVE UN HABITANT DE LA RUE MARTAINVILLE.—ENCORE LA REPUTATION DE MON PÈRE.—LE DRAPEAU ET LA PATRIE.—JE VAIS A L'ECOLE.—JE QUITTE L'ARMÉE.

Vous n'attendez pas, sans doute, que je vous conte par le menu, les jours, les mois et les années de ma vie de soldat : tout le monde connaît cela, au moins pour en avoir entendu parler. Je n'en parlerai donc d'ennuis, et ne rencontrai guère de mauvais camarades ; mais je compris très vite quelque chose qui me fit un grand chagrin et me causa de l'inquiétude par rapport aux chers vieux que j'avais laissés là-bas : c'est que les lettres d'Hilaire ne contenaient pas un mot de vérité !

Quand il demandait de l'argent pour remplacer des effets qu'il avait perdus ou qu'on lui avait volés, c'était tout simplement qu'il avait envie de s'amuser, de *faire la noce*, comme disaient nos camarades qui m'apprirent cela en rians de bon cœur à ce propos. Moi je ne le trouvais pas bonne. Cet argent, c'était moi qui l'avais gagné à la sueur de mon front, et il aurait pu procurer à ses grands-parents tant de petites douceurs ! A présent qu'allait-il se passer là-bas ? Je me repentais presque d'être venu le remplacer, puisque l'avais pourtant cru faire le mieux.

Au bout de huit jours, j'étais instruit, habillé et confié aux soins d'un caporal chargé de mon instruction. Il commença par me demander mon nom qui parut le frapper.

—Mon père était-il natif de Rouen, de la rue Martainville ? Il y a longtemps que je te connais. Tu ne te souviens pas de moi ? Boscantin, Jean Boscantin. Nous demeurions sur le même palier...Nous avons souvent joué aux soldats ensemble.

Le mémoire me revenait. Boscantin ! C'était le nom de mes voisins. Le fils aîné de quatre ans plus âgé que moi, commandait toujours les bataillons de gamins qui manœuvraient dans la rue Martainville et nous l'appelions le capitaine Jean. Je fus heureux de le retrouver et je m'informai du père, la bonne voisine qui m'avait pris chez elle, puis emmené à Bois Guillaume au moment de la mort de Lili, et plus tard quand j'étais devenu orphelin.

Elle vivait, elle se portait bien : il avait eu justement cette année-là un congé et il était allé le passer là.

J'étais donc très content d'avoir pour caporal un *pays* ; mais je remarquai bientôt qu'il gardait avec moi un air réservé, comme s'il se fût dédié de moi. Je m'étais lié tout d'abord avec les camarades d'Hilaire, c'était tout naturel puisqu'il m'avait fait faire connaissance avec eux. Ils ne me plaisaient pas beaucoup ; pourtant je ne crus pas pouvoir *refuser de* les accompagner dans un beau *café* rempli de *dorures* et de miroirs, où j'entendis chanter des demoiselles en grande toilette, comme les dames qui vont au bal. Et comme vie politique on vantait un autre, quand ils mêlèrent régalé, je ne pus pas faire moins que de les régaler à mon tour.

Le caporal Boscantin nous rencontra comme nous sortions bras dessus bras dessous, chantant la chanson que nous venions d'entendre. Il me regarda de travers ; et le soir, il me donna deux jours de consigne "pour tenue inconvenante sur la voie publique."

Je ne me sentais pas bien coupable ; j'avais suivi les autres, qui devaient savoir, eux, ce qui était permis et ce qui était défendu. Mais ce qui me contrariait, c'est que je devais avoir un air bête d'ivrogne, et que Boscantin m'avait certainement jugé tel. J'étais sûr pourtant d'avoir gardé mon sang-froid ; pour les trois autres, ils étaient ivres comme des grives après la vendange.

Je résolus de me retirer peu à peu de leur société sans les fâcher puisqu'ils m'avaient fait bon accueil à mon arrivée. Mais cela ne m'avança à rien. Il y avait dans la compagnie plusieurs hommes de Rouen, et même du quartier Martainville. Boscantin leur dit qui j'étais, et bientôt la triste histoire de mon enfance fut connue de toute la caserne. Boscantin en savait tous les détails, m'ayant été si proche voisin.

Il était assez âgé à ce moment là pour s'en souvenir, et puis ses parents en avaient souvent parlé devant lui, ne manquant jamais d'ajouter : "C'était un bon ouvrier, le petit Romain ! Ce dommage qu'il tienne de son père, tout son portrait, il fera comme lui plus tard, pour sûr."

Cette opinion fut bientôt admise dans toute la compagnie et me valut l'estime des mauvais sujets en même temps que le surnom de bon. Je pouvais dire qu'il me fallut du courage pour résister aux invitations des anciens amis d'Hilaire. Il y en avait dans la quantité qui étaient gais et amusants, et c'était une forte tentation de les suivre, au lieu de m'engager tout seul à la chambrée ou de rester sur les bras pendus sur les rues, sur les quais et sur les routes.

Mais j'avais à gagner, plus que jamais, de faire mentir les mauvais pronostics. La rencontre de Jean Boscantin avait réveillé tous mes souvenirs et je n'avais qu'à penser à ma mère, à la pauvre Lili et à notre chambre de la rue Martainville pour avoir le frisson.

J'appris l'exercice tout comme un autre, je n'eus plus de punitions, et je fus bientôt noté comme un bon soldat. Et je fis connaissance avec un sentiment dont je ne m'étais pas encore fait une idée bien nette : L'amour de la patrie.

A Villerville, en effet, je n'en avais guère entendu parler. Dans les petits endroits chacun s'occupe de son ménage ; et, dans ce temps-là, qui remonte déjà loin, il n'y avait guère de journaux, et les bourgeois seuls les lisaient, car il n'y avait guère qu'eux qui savaient lire. Aussi pensai-je souvent aux gens de campagne, d'était tout au plus si nous savions quel gouvernement il y avait à Paris.

Quelquefois de vieux pêcheurs qui avaient navigué sur les vaisseaux de l'Etat, et de vieux paysans de l'âge du père Persil, qui avaient fait dans leur jeune temps leur service militaire, nous racontaient des expéditions où l'on avait déployé le drapeau français ; les gens ne les écoutaient pas beaucoup pour avoir déjà trop entendu les mêmes histoires ; mais nous, les gamins, nous nous tenions assez bien d'une immobilité d'admiration. C'était assez beau que des contes de fées, et nous nous faisions des sabres de bois et des chapeaux de papier pour simuler une marche au pas accéléré ou l'attaque d'une redoute ; mais nous n'y attachions pas d'autre idée que celle de nous amuser.

A présent, vivant parmi des hommes, dont beaucoup avaient été au feu et portaient fièrement des cicatrices, je commençais à comprendre l'honneur militaire. Notre drapeau n'était battu ; il était troué par les balles et ses couleurs avaient passé au soleil d'Afrique. J'étais fier de notre drapeau et je n'aurais voulu pour rien au monde changer de régiment.

Je me glissais parfois dans un groupe où quelque vieux sergent tout ridé, rengagé pour la troisième fois, racontait la mort d'un brave tombé en criant : "Vive la France !" et les privations, la faim, les fatigues endurées dans telle ou telle guerre et supportées vaillamment "pour la patrie". Cela me faisait du bien ; moi aussi, à l'occasion, je souffrirais et je me battrais pour la patrie ; et j'aimerais, comme un vieux soldat, ma patrie et mon drapeau !

J'avais bien besoin de cet amour-là pour me soutenir et m'empêcher de mourir de tristesse. Oh ! comme Villerville me manquait avec ses maisons étagées les unes au-dessus des autres, ses coteaux boisés, ses cours plantées de pommiers, la mer à l'horizon et la côte là-bas au loin, avec le Havre tout brillant de lumières le soir ! Et le raidillon, le petit jardin, la maison, la prairie... Je me représentais tout cela. Je montais le raidillon, je poussais la barrière, j'ouvrais la porte... et la mère Persil levant la tête, jetait un grand cri : Romain ! mon fieu !.... Hélas ! ce bonheur là était bien loin : cinq ans à l'attendre !

Comment pourrais-je passer cinq ans sans revoir le pays, sans en avoir de nouvelles ? Car je ne recevais point de lettres—d'ailleurs qu'en aurais-je fait ? je ne savais pas lire !

J'aurais bien voulu, comme Hilaire autrefois, prier un camarade d'écrire pour moi ; mais je n'osais pas. Et puis, cela m'aurait gêné de dire tout ce que j'avais étudié, le cœur à quelque garçon sans souci, qui ne connaissait pas la mère Persil et qui se serait peut-être moqué de moi. Je restais donc sans nouvelles et je n'en étais pas plus gai.

Cela ne m'empêchait pas de faire mon devoir. Mes notes étaient très bonnes, et j'aurais pu être proposé au bout de six mois pour être caporal si j'avais su lire.

—Pourquoi n'apprenez-vous pas ? me dit mon lieutenant. Il y en a bien d'autres qui ont appris à l'école du régiment. Allez-y, je vous recommanderai.

Les enfants qui apprennent à lire à l'école à l'âge où l'on n'a pas encore la tête dure ne peuvent pas se faire une idée de ce que c'est que de vingt ans, rien que pour reconnaître les A des B. J'avais appris mon catéchisme par cœur, en écoutant ce que disait le curé ; je retenais très bien la théorie, en la répétant après le sergent ; mais l'alphabet c'était une autre affaire ; et les syllabes donnaient à ma langue de quoi se tordre ! Je vous le bout pourtant, après m'être plus d'une fois mis en sueur.

En même temps j'apprenais à écrire et à faire des chiffres ; c'était encore plus dur, avec mes grosses pattes maladroites. Je n'avais pas plus grand espoir de réussir jamais à écrire une lettre ; mais ce travail m'occupait, et m'empêchait de trop songer à mon chagrin.

Avec le temps, ce chagrin diminua. Au bout de la première année, je savais lire, tortueusement, en suivant les lettres le doigt, mais enfin j'étais capable de comprendre ce que je lisais. Boscantin, qui avait fini par revenir de ses mauvaises idées sur mon compte, me prêtait des livres ; il était assez savant, et grâce à lui, je me donnai un petit commencement d'instruction. L'écriture allait moins bien ; il me fallut deux ans pour arriver à écrire une lettre bonne pour être mise à la poste, et le vieux cordonnier de Villerville dut avoir bien de la peine à la lire.

Il me répondit au nom de la mère Persil. Toute la maisonnée était en bonne santé et on venait de baptiser le garçon d'Hilaire, qu'on avait nommé Sylvain. Cela m'apprit qu'il était marié : mais à qui ? Le vieux cordonnier oubliait de me le dire, il ne songeait pas que les dernières nouvelles que j'avais de Villerville dataient de mon départ.

Je voulais écrire tout de suite pour m'enquérir du nom de la femme d'Hilaire et de demander si elle demeurait chez la mère Persil ; et elle était bonne pour elle et son mari. Mais c'était toute une affaire pour moi, d'écrire une lettre ; je n'en avais pas fini le brouillon que le régiment changea de garnison : nous allions en Afrique.

Dans ce temps-là, on n'y battait encore assez souvent contre les Arabes. Le départ, les étapes, la traversée, les batailles me firent sortir ma lettre de l'idée : je ne pouvais trouver le moindre, je ne pas de longtemps le loisir d'en recommencer un autre. Je finis pourtant par écrire, longtemps après ; mais avec les Arabes les courriers ne passaient pas toujours, et ma lettre d'arriva jamais. J'attendis longtemps la réponse ; puis j'écrivis de nouveau, cette fois à Boscantin, qui mon régiment fut envoyé après deux ans d'Afrique.

Je ne reçus pas non plus de réponse ; et je m'imaginai que peut-être la mère Persil était morte, et qu'Hilaire, que j'avais toujours connu comme assez indifférent, ne se souciait pas de moi. Aussi je n'écrivis plus, quoique je fusse devenu assez savant pour passer caporal ; et j'attendis là fin de mes années de service.

XVII

RETOUR. — LA FEMME D'HILAIRE. — JE REPRENDS MA PLACE DANS LA MAISON. — LA GAIETÉ D'HILAIRE. — UN GRAND CHANGEMENT DANS NOTRE VIE.

J'avais le cœur tout retourné quand j'arrivai en vue de Villerville, après ce voyage long et fatigant : Grenoble n'était pas près du Calvados. Mes effets me formaient pas un gros paquet, comme on peut croire ; je les portais dans un mouchoir à carreaux au bout d'un bâton appuyé sur mon épaule. J'étais vêtu en diligence jusqu'à Pont l'Evêque, et là, comme la voiture n'allait pas plus loin, j'étais parti de mon pied léger ; les étapes, cela me connaissait, maintenant ! Tout en marchant, je regardais autour de moi ; presque rien n'avait changé.

Une maison de plus ou de moins, des arbres qui avaient grandi, une nouvelle plantation de pommiers, une trouée par ci de dans un bois, cela faisait de petites différences, mais si petites ! j'aurais aussi bien pu croire que j'avais passé par là hier.

Quand j'arrivai en haut de la dernière côte et que je vis briller les toits de Villerville autour du clocher, et là bas la mer toute bleue, je me mis à pleurer d'attendrissement. Je ne savais pas tant pas moi-même si j'étais heureux ou triste ; certes, je me sentais joyeux de revoir le pays ; mais qu'est-ce que j'allais y retrouver ? On n'avait point répondu à mes lettres.....

J'arrivai à l'entrée du village ; avant de m'engager dans le raidillon, je donnai un coup d'œil à la place qui entoure l'église. L'épicier qui vendait de la poterie était encore dans la même boutique, ainsi que la mercière avec son étalage de bérets de laine et de gilets tricotés ; mais le cordonnier n'était plus là, et un marchand de vin tenait sa place. J'appris ensuite que le pauvre homme était mort, ce qui était cause que je n'avais plus reçu de nouvelles.

La mère Persil avait bien retenu le facteur en lui faisant manger de la soupe et boire un coup de cidre, pour qu'il lui lût ma lettre ; mais elle ne pouvait pas le garder assez longtemps pour lui faire écrire la réponse, et elle ne connaissait en fait de gens instruits que le curé, le maire et quelques bourgeois, à qui elle n'avait pas osé demander ce service.

Je gravis le raidillon ; le cœur me battait de plus en plus. J'arrivai devant la maison ; oui, c'était bien elle, un peu plus délabrée qu'autrefois, la barrière du jardin un peu déjetée ; le lierre avait poussé, la haie avait grandi ; mais c'était bien là.... Je poussai la barrière, j'entrai dans le jardin, qui me sembla mal soigné ; les mauvaises herbes poussaient dans les allées. Je vis à mes pieds un jouet d'enfant, une petite trompette de fer blanc, et je me baissai pour la ramasser.

Au moment où je me relevais, la porte de la maison s'ouvrit, et une jeune femme s'y montra, tenant un petit enfant sur son bras. C'était Rose !

Je n'eus pas besoin de la questionner sur ce qu'elle faisait là. Je compris tout de suite que c'était elle la femme d'Hilaire, et je me demandai pourquoi j'étais revenu.... Pourtant je ne pouvais m'en prendre à personne, je n'avais jamais rien dit, ni à ses parents, ni à elle ; c'était tout simple ce qui était arrivé ....Je n'eus pas le temps de faire beaucoup de réflexions à ce moment-là, un petit garçon sortit de derrière les jupes de Rose et accourut vers moi en criant :

—Ma trompette ! ma trompette !

Il reconnaissait à Rose quand elle était pêtite. Je lui tendis son joujou en disant :

—Le voilà ta trompette, mon chéri !

Au même moment, Rose me reconnaissant malgré mon uniforme, cria d'une voix joyeuse : "Grand'mère ! c'est lui" et j'entendis dans la maison les pas pressés de la mère Persil qui accourait en criant : "Mon fieu ! mon petit Romain !" et qui vint se jeter dans mes bras.

Ah ! quel moment ! je pleurais et je riais tout ensemble, et mon chagrin se noyait dans la joie de la revoir, la chère vieille grand'mère que j'aimais tant !

Hilaire arriva au bruit, il parut content et m'embrassa de bonne amitié ; Rose m'embrassa aussi en m'appelant son vieil ami, son bon Romain, et elle me mit dans les bras ses deux enfants, son gros Sylvain et sa petite Rosalie qui n'avait encore que quelques mois. Puis on me mena voir le père Persil, qui n'eut pas l'air de me reconnaître : il était assis dans un fauteuil où on l'installait dès le matin avec des oreillers autour de lui, et il ne faisait pas autre chose que de caresser le chat qu'il avait presque toujours sur ses genoux. Il ne pouvait plus s'aider en rien, et il fallait le soigner comme un petit enfant.

Je repris ma place dans la maison, comme si je ne l'avais jamais quittée ; la seule différence, c'est qu'on me donna la chambre du grenier, d'où on voyait si loin dans la campagne. Et dès le même jour je m'occupai de gagner le pain que je mangeais.

Il ne m'avait pas fallu grand temps pour voir qu'Hilaire n'était pas devenu plus travailleur que par le passé. Tout ce qui dans le ménage pouvait être fait par des femmes était très bien fait ; les bêtes, tant vaches que volailles, et l'âne et la chèvre, étaient en bon état, et il y avait aussi deux petits cochons qui s'engraissaient bien ; la batterie de cuisine reluisait et le linge avait des reprises en place des trous. Mais le jardin, comme je l'avais remarqué en entrant, était négligé ; les étables étaient mal tenues, les toits de chaume avaient besoin de réparations ainsi que les clôtures de planches.

On me fit voir des terrains qu'on avait achetés : un petit bois, une prairie, et un champ où il y avait eu du blé, mais où il ne poussait rien pour le moment. Hilaire parlait de le mettre en prairie l'automne, parce que le blé donne trop de peine. Moi je le trouvai si bien exposé, que je dis que ce serait une bonne affaire d'y mettre des légumes, qu'on vendrait cher en été aux étrangers qui viennent dans le pays. Hilaire ne rit au nez et me dit :

—Je ne demande pas mieux, si tu t'en charges !

J'étais tout disposé à m'en charger ; mais avant de faire du nouveau, il fallait d'abord remettre l'ancien en bon état ; et je m'y appliquai dès le lendemain matin.

Il s'y avait pas un mois que j'étais revenu, que je me trouvais installé dans la maison comme pour l'éternité. Et de fait, je pouvais bien n'en jamais sortir, à ce qu'on voit, des domestiques qu'on garde des années, et qui vieillissent avec leurs maîtres, voyant grandir les enfants qu'ils aiment comme s'ils étaient à eux. Quel autre avenir avais-je, moi ? Quelles affections, quels souvenirs pouvaient m'attirer ailleurs ?

J'étais redevenu le domestique et l'enfant tout à la fois de la mère Persil, heureux de lui être utile et de reconcilier de temps en temps pour ma récompense une bonne parole ou un regard d'amitié. Le père Persil me reconnaissait à présent et se laissait gourmander par moi qui n'avait plus guère au tête et grâce qui avait souvent même à sa femme. Rose me parlait comme à un vieil ami, et son petit Sylvain pleurait quand on me lui laissait pas aller voir son Romain, comme il disait. Tout ce la petite Rosalie qui me tendait les bras dès qu'elle me voyait ! Aussi je les aimais bien, ces chers petits !

Quant à Hilaire, il était très content de m'avoir sous la main ; cela l'empêchait d'avoir des remords, quand il laissait de l'ouvrage en arrière.

Avant mon arrivée, il en laissait plus qu'il n'aurait dû : quand je fus là, il en profita pour se donner du bon temps. Il avait absolument voulu me payer mes gages. Je refusai, ne voulant pas prendre l'argent de la mère Persil ; mais la mère Persil m'expliqua qu'Hilaire avait hérité en revenant du régiment, d'un vieil oncle de sa mère qui lui avait laissé dix mille francs ; c'était même sur une partie de ces héritage que les voisins Lefourcheux avaient consenti à lui donner Rose. Il devenait un bon parti et les Lefourcheux n'étaient pas bien riches. Il pouvait payer un domestique et ajouta la mère Persil :

—Jamais on autre ne te vaudra de toutes les façons, *mon fieu !*

Je me mis donc à l'ouvrage de tout mon cœur ; et je peux le dire sans me vanter, en un an je remis le bien en bon état. Les clôtures et les toitures étaient raccommodées, la cour nettoyée, le jardin bien nettoyé, et j'avais acquis une femme quantité de besognes fatigantes qu'elles faisaient, parce qu'il fallait bien que quelqu'un les fît.

Pour Hilaire, sa besogne paraissait être d'égayer la maison. Il nous montrait tout le long du jour une face épanouie, et il nous disait souvent qu'il ne demandait de rire ; je ne sais pas où il les prenait, s'il avait assez d'esprit pour les inventer, ou s'il les avait entendu raconter par d'autres ; mais il nous amusait, je ne puis pas dire le contraire.

La mère Persil riait dès qu'il ouvrait la bouche, et Rose, qui était jeune et portée à la gaieté, ne s'en faisait pas faute non plus. Elle était un peu maigre et pâle quand j'étais revenu ; c'était la fatigue qui en était cause. Maintenant qu'elle travaillait moins dur, elle reprenait sa bonne mine et rialt à tout propos ; et j'étais content de voir autour de moi des figures de bonne humeur.

Ce n'est pourtant pas toujours bon d'aimer trop à rire et à s'amuser ; et Hilaire l'aimait trop, décidément. Quand on tient à se divertir toute la journée, on a besoin de changer d'amusement, et ceux qu'on trouve chez soi ne peuvent vous suffire. Quand Hilaire nous avait bien fait rire, et qu'il avait joué avec ses enfants, il sortait et s'en allait dans le pays, où il ne manquait pas de joyeux compagnons. Quand il rentrait, il était toujours aussi gai ; il y avait même des jours où je le trouvais trop gai ; mais j'espérais me tromper.

Eh bien, non, je ne me trompais point ; car plusieurs fois, en allant faire quelques commissions dans les rues du village, j'aperçus à travers les vitres d'un cabaret, Hilaire attablé avec des marins et des ouvriers, chantant et buvant ; il riait toujours. Peu à peu, je m'aperçus aussi d'une certaine gêne dans la maison. Mes gages ne m'étaient pas toujours payés, et la mère Persil, ainsi que Rose, regardaient à la moindre dépense. D'où cela venait-il ? Notre terre rapportait pourtant tout ce qu'elle pouvait rapporter ; les bourgeoises se disputaient nos œufs, notre lait et notre beurre ; et l'héritage de l'oncle devait faire de petites rentes à Hilaire.

J'appris, à quelques mots qui leur échappaient par ci par là, que ces rentes n'enfraient pas dans la bourse de sa femme et de sa grand'mère ; il se les réservait pour son argent de poche. Il aurait bien pu dépenser un peu moins en cidre et en vin, en eau-de-vie et en tabac, et habiller ses enfants de neuf, au lieu de forcer leur mère à rapiécer sans cesse leurs vieilles nippes.

Il ne passa trois ans ainsi, où la maison, comme on peut croire, ne resta pas aussi gaie qu'au commencement. Au bout de ce temps-là, il arriva un grand malheur aux Lefourcheux. Le père Lefourcheux qui était un brave homme, sobre, laborieux et dur à la fatigue, prit un chaud et froid en faisant sa récolte de pommes. Comme il n'avait point coutume de s'écouter, il continua à travailler et prenne son cidre, malgré la fièvre et une grosse toux qui le tourmentait. Quand le cidre fut fait, le père Lefourcheux n'en pouvait plus, il se décida à se mettre au lit et appeler le médecin.

Mais les médecins ne peuvent batailler contre la maladie qu'à condition d'avoir du temps devant eux ; quand ils sont mandés trop tard, la mort va plus vite que leurs remèdes. C'est ce qui arriva chez nos voisins ; et il nous fallut conduire le père Lefourcheux au cimetière.

Ce malheur changea toute notre vie. Rose était tout naturellement l'héritière de son père ; et Claudine Lefourcheux, de grand cousinage qu'elle fût, ne pouvait pas faire beaucoup d'un homme. Il fut donc convenu qu'Hilaire et sa femme iraient habiter la maison des Lefourchez, et qu'Hilaire ferait valoir la terre. La mère Persil en eut beaucoup de chagrin ; nous restions voisins, elle ne l'avait plus sous son toit comme quand il était enfant. Rose n'était pas bien contente non plus ; elle prévoyait peut-être ce qui allait arriver.

XVIII

HILAIRE A TOUJOURS EU UN VICE.—CLAUDINE SE FÂCHE.—PAR DESSUS LA HAIE.—UN MENSONGE D'HILAIRE.—PAUVRES ENFANTS !

Il est bien difficile de raconter comment on passe, peu à peu, de l'aisance, de la richesse même, car Hilaire avait à sa fois de la terre et de l'argent, à la gêne, à la pauvreté et presque à la misère. Cela ne se fait pas tout d'un coup, ni même par bonds et par sauts ; on ne se dit pas que le jour d'aujourd'hui est pire que celui d'hier, mais quand on pense à l'année passée, on s'aperçoit qu'on a fait du chemin du côté du chagrin.

Hilaire donc s'en allait de plus en plus dans de mauvaises compagnies, et le bien des Lefourcheux, qu'il était chargé d'entretenir, prenait peu à peu un air d'abandon et de désordre qui faisait peine à voir. En même temps Rose, qui nourrissait un troisième enfant, un petit garçon chétif qui me rappelait Lili, perdait tout à fait ses belles couleurs et devenait maigre, avec un air triste et fatigué, comme ma mère autrefois.

Hilaire passait la plus grande partie de son temps hors du logis ; il avait des camarades partout, à Villerville, à Trouville, à Honfleur et sur la route, et jusqu'à Touques et à Pont-l'Evêque. On le connaissait dans tous les cafés, les estaminets et les cabarets, car il buvait avec quiconque avait soif et ne regardait ni aux endroits ni à la qualité des compagnons ; il régalait ou il était régalé, selon les occasions ; il aimait autant l'un que l'autre.

Avec tout cela, son caractère n'avait pas changé ; toujours gai, riant à propos de tout, il faisait rire les autres ; mais une mère de famille a autre chose à attendre de son mari que des plaisanteries. Quand l'argent manquait à la maison, que la vache donnait moins de lait, que les volailles se vendaient mal, par insuffisance de nourriture, Rose baissait la tête et pleurait ; mais Claudine prenait les choses plus vivement. Elle adorait sa fille ; elle croyait avoir fait très bonne affaire en la mariant à Hilaire, qui passait pour un beau parti depuis l'héritage de son oncle, et elle était furieuse de s'être trompée.

Quand Rose avait pleuré, Claudine accueillait Hilaire avec une bordée d'injures, de reproches, de prédictions à n'en plus finir. C'était encore bien heureux qu'il ne s'emportât pas, car il aurait pu lui casser la tête de cent coups ! Le ivrogne ne sait pas ce qu'il fait ; et Rose craignait toujours qu'il finît par se fâcher, elle s'employait à les calmer tout les deux, sa mère qui criait et Hilaire qui riait.

Il arriva une fois, par hasard, d'entrer pendant une de ces scènes-là ; je n'y revins plus, parce qu'Hilaire me reconnaissant, cessa tout à coup de rire, et balbutiant d'une voix enrouée : Veux-tu te taire, ou je cogne ! s'élança vers Rose son poing fermé en avant. Je n'eus que le temps de me jeter entre eux, je reçus le coup, mais je ne fis pas semblant de m'en apercevoir, et je lui d